

parvenu dans un état très florissant ; ils sont nombreux et riches ; ils recueillent dans le sein de leur patrie, toutes les nécessités de la vie. L'ancienne Angleterre a été assez sotte, et assez dupe, pour leur laisser établir chez eux les arts, les métiers, les manufactures ; c'est à dire, qu'elle leur a laissé briser la chaîne de besoins, qui les lioit, qui les attachoit à elle, et qui les fait dépendants. Aussi toutes ces colonies Angloises auroient depuis long temps secoué le joug, chaque province auroient formé une petite république indépendante, si la crainte de voir les François à leur porte n'avoit été un frein, qui les avoit retenu. Maîtres pour maîtres ils ont préféré leur compatriotes aux étrangers, prenant cependant pour maxime, de n'obéir que le moins qu'ils pourroient ; mais que là Canada vint à être conquis, et que les Canadiens et ces colons ne fussent plus qu'un seul peuple, et la première occasion, où l'ancienne Angleterre sembleroit toucher à leurs intérêts, croiez-vous, mon cher cousin, que colons obéiroient ? Et qu'auroient-ils à craindre, en se revoltant ?

\* \* \* \* \*

“ Je ne puis cependant pas dissimuler que l'ancienne Angleterre avec un peu de bonne politique pourroit toujours se réserver dans les mains une ressource toujours prête pour mettre à la raison ses anciennes colonies. Le Canada considéré dans lui-même, dans ses richesses, dans ses forces, dans le nombre de ses habitans n'est rien en comparaison du conglobat des colonies Angloises ; mais la valeur, l'industrie, la fidélité de ses habitans, y supplie si bien, que depuis plus d'un siècle ils se battent avec avantage contre toutes ces colonies : dix Canadiens sont suffisants contre cent colons Anglois. L'expérience journalière prove ce fait. Si l'ancienne Angleterre, apres avoir conquis le Canada sçavoit se l'attacher par la politique des bienfaits, et se le conserver à elle seule, si elle le laissoit à sa religion, à ses loix, à son langage, à ses coutumes, à son ancienne gouvernement, le Canada, divisé dans tous ces points, d'avec les autres colonies, formeroit toujours un pais isolé, qui n'entreroit jamais dans leurs intérêts ; . . . mais ce n'est pas là la politique Britannique. Les Anglois font-ils une conquête, il faut qu'ils changent la constitution du pays, ils y portent leur loix, leur coutumes, &c. &c. . . . Voilà les Canadiens transformés en politiques, en négocians, en hommes infatués d'une prétendue liberté, qui chez la populace tient souvent en Angleterre de la licence, et de la nardin. . . . Je suis si sûr de ce que j'écris, que je ne donnerai pas dix ans après la conquête de Canada pour en voir l'accomplissement.

“ Voilà ce que, comme François, me console aujourd'hui du danger éminent que court ma patrie, de voir cette colonie perdue pour elle.

“ Du camp devant Quebec, Jan.

“ 24 d'Août, 1759.

“ MONTCALM.”